

LE PÉCHÉ DE CÉCILE



Ce printemps-là, dès que montèrent les premières vapeurs des taupinières ratissées, et que les pommiers en bourgeons se repeuplèrent du gazouillis des mésanges et des fauvettes, tout à coup la petite Cécile se mit à ne plus vouloir être sage. Courant les prairies et les bois, elle ne revenait même pas à la maison pour midi, afin de manquer sûrement la classe du soir. Elle préférait dîner de « catagnoules », une sorte de tubercule croquant et farineux que les paysans lui avaient appris à déterrer des champs en jachère. Sa maman s'épuisait l'imagination à la recherche d'un moyen de la corriger... Mais que faire, hélas ! L'enfermer ? Cela n'eût pas précisément contribué à réduire le nombre de ses absences de l'école !... La battre ? C'était assez déjà des colères, par bonheur intermittentes, du papa !... La faire jeûner ?... Mon Dieu ! pour y songer, il n'aurait pas fallu se laisser attendrir aux larmes lorsque, le soir, ébouriffée, égratignée, pâle et vaincue, elle se glissait dans le corridor, en frôlant les murs avec une appréhension de chien fouetté dans le regard, et cinq ou six catagnoules au fond de l'estomac !

Quel inexplicable caprice ! On avait beau habiter une maison que les jardins et les prés entouraient aux trois quarts, la pauvre fillette semblait la fuir avec plus de précaution qu'une casemate privée d'air et de lumière. Et comme s'il ne lui avait pas dû suffire d'être ainsi libre pour elle-même, il était rare qu'elle ne cherchât à entraîner d'autres enfants, en se choisissant surtout des amies trop petites pour aller à l'école,

mais suffisamment fortes et tapageuses pour que leurs mamans les laissassent échapper en fermant un œil.

La cousine Marianne avait deux fillettes. Françoise, une joufflue sans malice, avalait d'un appétit de poule grasse, tout ce qu'on mettait devant elle. Mais Frosine, une maigrelette aux yeux louches, n'eût pas croqué une fève sans l'avoir examinée et retournée en y plantant ses incisives en divers sens, à la façon de ces loirs qui vont tâter de leurs dents pointues chaque fruit de l'arbre avant d'en choisir un. Plus souvent qu'à leur tour, elles servaient de compagnes à Cécile, et la rôdeuse les préférait à ses égales, à cause de leur docilité. On les voyait explorer les haies, les buissons, les arbres, entrer dans l'épaisseur des foins souvent plus hauts qu'elles et butiner chacune pour son compte. Sans discernement, la joufflue rompait les grosses tiges des sauges, des pissenlits, des grandes marguerites, des fortes ombelles, tandis que, plus mesquine, la sèche fouillait à ras de terre et se faisait de fins bouquets de myosotis, car elle dédaignait superbement toute autre plante.

Or, un jour, mises sur le qui-vive par un coup de sifflet, pareilles à des poules qu'on chasse, les deux petites étaient parties dans la direction du village, l'une tenant en l'air sa poignée de fleurettes bleues, l'autre embarrassée d'un vrai fagot que ses bras ronds suffisaient tout juste à presser contre sa poitrine. Cécile, qui « récoltait sa colle », dut se résigner à désertier son arbre fleuri pour les suivre à grandes enjambées, malgré ses poches pleines de résine de cerisier qu'elle destinait aux réparations de ses livres et cahiers.

« Vous faites bien d'arriver, dit la cousine. Je partais laver et j'allais fermer la porte ; vous auriez pu vous passer de goûter ».

Et, pénétrant dans le cabinet aux provisions, elle revint avec deux poignées de cerises sèches qu'elle posa sur le rebord de la fenêtre, juste à hauteur de la bouche des petites.

— Tenez ! dit-elle... et soyez sages !

Puis, s'adressant à Cécile :

— Puisque tu ne fais rien de bon, toi qui es grande, tu me les garderas bien. Je vais laver au torrent... À propos, en veux-tu, toi ?

— De quoi ça ?

— Des cerises sèches.

— Si vous voulez, dit hypocritement la coureuse.

La cousine rentra dans le cabinet où Cécile la suivit en allongeant son tablier déchiré, car ces cerises lui semblaient avoir meilleure mine que les autres ; séchées à l'ombre, elles restaient charnues, luisantes et certainement agréables au goût. C'est bien pourquoi son regard épia avec attention la manière dont Marianne refermait le bahut et disposait les objets placés sur le couvercle : le *sachon* d'orge pilé dans le coin, le moulin à sel au milieu, la *grouè* à beurre et la farinière à l'autre bout, le tout disposé sur l'envers d'une peau de bouc. Il y aurait moyen d'en venir prendre sans qu'on s'aperçût de rien.

Cécile s'amusa donc avec les petites, on fit la dînette, les heures passèrent, la cousine revint du torrent et, de ses mains rougies, aux transparences de chair vive, se mit à étendre son linge sur les perches de la galerie. Cécile voulut l'aider ; elle se chargea des mouchoirs qu'elle aligna le long de la perche inférieure.

Puis cette journée, après tout fort ordinaire dans sa vie impétueuse d'écolière vagabonde, fut rapidement oubliée, enfouie au fond de ses souvenirs, pêle-mêle avec tant d'autres.

*** *** ***

Des années passèrent. Sans perdre tout son amour des grands espaces, Cécile s'était dès longtemps remise à l'étude, en

fillette sensée qui aime sans doute la vie libre, mais en qui la raison a rapidement éclos. Arrivée à prendre soin de ses cahiers et de ses livres de manière à se dispenser pour jamais de la colle de cerisier, elle était la première de sa classe en même temps que la plus émoustillée et la plus jolie de l'école et du village. Et, quoiqu'elle allât à peine au catéchisme pour se préparer à la première communion, les grands jeunes gens ne pouvaient la rencontrer sans se dire en leur langage pittoresque : « Si on savait, on retarderait de se marier !... Là ! un gai paquet dans quatre ou cinq ans ! »

Tout le printemps on la vit assidue à l'instruction religieuse, attentive aux exhortations de monsieur le curé, aux leçons sur la pénitence et sur l'état de pureté des âmes préoccupées de recevoir dignement leur Dieu. Elle n'omit rien, ne négligea rien, ne fut pas indifférente au moindre moyen capable d'assurer son salut. Avant tout soucieuse de se parer l'âme, elle laissa même à sa maman le soin de sa toilette du grand jour, de l'ajustement de sa robe blanche, de la souplesse de son grand voile, des fleurs claires de sa couronne, des rubanneries de son beau cierge immaculé. Et ce fut presque dans un sentiment d'inquiétude à l'égard du plus lointain effet des fautes humaines que, la veille de la cérémonie, elle s'enferma de bon matin dans une chambre déserte de l'étage supérieur afin d'être bien seule en face de sa jeune conscience.

Résolue à ne rien laisser dans l'ombre, Cécile s'accuserait du plus petit écart. Et d'un regard pénétré de sévérité envers soi-même, elle aborda le grand inventaire de ses désobéissances, où les absences de l'école étaient si fréquentes qu'en un mois elle en avait compté jusqu'à dix-sept. Venaient ensuite mille petits larcins inexcusables : récoltes du prochain piétinées, palissades détériorées, prunes et poires gaulées, *patenailles* arrachées, une foule de bonnes choses enlevées à de pauvres enfants dont les papas n'avaient pas les moyens d'acheter des bonbons chez les marchands. Tout cela couvrait une grande feuille de papier. Et les dommages occasionnés sans profit pour personne ?... telles ces branches chargées de prunes

vertes qu'elle brisait en grimpant aux arbres pour détacher les larmes de colle !

Tout à coup, la pensée de cette résine lui rappela le jour où, partant laver, la cousine Marianne lui avait confié la garde des petites et du logis. Et ce fut une vision nette des bonnes cerises sèches avec la sensation du regard jeté sur le couvercle du bahut :

Bien d'autrui ne convoiteras... pour l'acquérir injustement !

Toutefois elle restait perplexe. Voilà que sa mémoire la servait mal à présent ! Elle revoyait bien le sachon d'orge pilé, le moulin à sel, la farinière, tout le plan combiné pour s'emparer d'une seconde provision de cerises sèches... Mais voilà qu'elle ne savait plus *si elle avait pris ou si elle n'avait pas pris !* Chacun de ces objets lui apparaissait à sa place, sur le couvercle, et, néanmoins, elle ignorait si elle les avait déplacés ! Elle n'avait pas l'impression d'avoir élargi les bras et remué la large planche. Ce n'était pourtant pas faute d'en avoir caressé la pensée ! La pénitente hésita. Puis s'étant souvenue qu'un monsieur très comme il faut, ami de son papa, disait souvent : « Dans le doute abstiens-toi ! » elle s'abrita d'autant plus volontiers derrière cette maxime que ce vol compliqué du dérangement d'un sachon d'orge pilé et de plusieurs objets, lui apparaissait plus ignominieux et plus dur à confesser.

Cécile s'en tint donc à l'accusation de convoitise et abandonna celle de la perpétration. D'ailleurs, il lui restait encore à passer la revue des commandements de l'Église : *Vendredi chair ne mangeras...*

*** **

Le grand jour arriva. Dans sa beauté mûrissante, parée des mains de sa maman qui était une femme de goût, Cécile fut

remarquée, fêtée, enviée plus que jamais. Mais déjà une sorte de préoccupation, vague autant que tenace, chassait loin d'elle ce qu'elle avait jusque-là conservé d'insouciance. Une angoisse insoupçonnée pesait sur son petit cœur, pareille à la main lourde d'un insaisissable fantôme. Qu'est-ce qu'elle avait donc ?

... Ce qu'elle avait !... À force de se le demander, la jolie communiant acquit la conviction que c'était, hélas ! son doute au sujet de ce méfait. Chaque jour il la harcelait davantage et, bientôt, elle sentit que l'étrange obsession serait d'autant plus tenace qu'il s'agissait d'un rien. Que ne l'avait-elle plutôt consommée, cette mâtine de faute, elle n'en aurait pas été si tourmentée ! Et l'inquiétude de son âme n'eut plus de bornes. Accablée de cauchemars, elle dormit mal, ne digéra plus, perdit l'appétit et, par suite, cette belle floraison de jeunesse qui la rendait si rayonnante jadis. De plus en plus intimidée en présence des prêtres, elle se proposa d'attendre la Noël, moment où arrivent du dehors des confesseurs auxiliaires, étrangers aux préoccupations locales. Et alors, elle dirait hardiment : « Mon père, ce péché je suis persuadée de l'avoir commis, attendu que je m'en juge tout à fait capable. »

Hélas ! ce confesseur de la Noël fut un capucin que chacun savait austère, exigeant, méticuleux. En dépit de la fermeté de sa résolution, il allait suffire que la pauvre enfant se sentît devant cette face rigoriste pour éprouver l'impossibilité de lui exposer un cas si épineux. Ce confesseur chauve et barbu lui fit peur, mais plus grande encore devait être cette peur lorsque, au sortir de sa niche de pénitente, elle se retrouverait, dans la nef étroite et sombre, seule avec sa conscience inapaisée. Au désespoir de sa maman qui ne parvenait pas à pénétrer le mystère, son malaise ne fit dès lors qu'empirer. Et, comme aucun prêtre étranger n'était attendu avant Pâques, il ne pouvait rester à la pauvre Cécile d'autre voie de salut que de conserver la volonté et la force d'atteindre à cette étape nouvelle.

Tout à coup, une circonstance que tout autre aurait attribuée au hasard et que Cécile préféra faire remonter à

quelque attention délicate de la Providence, vint changer la face de ces choses. Un beau matin de fin janvier, trois jours avant la Chandeleur, on aperçut par le village un prêtre trapu qui n'était pas fait comme les autres. Il avait la peau plus brunie qu'une table de noyer ; très noirs et frisés à la façon de la laine d'une brebis mérinos, ses cheveux formaient couronne sous les grands bords de son chapeau, sa démarche était indolente et pondérée et il laissait pendre les bouts de son écharpe par devant au lieu de les rejeter par derrière. Cette soutane à larges plis libres et flottants, cette exubérance dans le parler, révélèrent à Cécile, dont l'inquiétude et la souffrance avaient affiné la pénétration, un de ces esprits souples qui éclosent sous des cieux plus vastes. On disait qu'il avait été recommandé au curé par les messieurs du Saint-Bernard, lesquels lui avaient indiqué cette haute vallée bien close où il pourrait affermir sa santé. Même la servante de la cure ajoutait qu'il venait d'un pays chaud qu'on appelle la Sicile. La ressemblance de ce nom et du sien fut d'un heureux présage pour la petite Cécile, car en dépit de son heureuse ignorance, elle flairait déjà les conceptions larges du prêtre sorti de ces milieux orageux où se commettent les tout grands péchés. Et ce fut en elle un suprême éveil de volonté.

Le matin de la Chandeleur, sitôt franchi le seuil du confessionnal où se balançait l'écriteau portant les mots « Padre Sciacaluga », la douloureuse pénitente entama rapidement le *Confiteor*. Et dès qu'une oreille mulâtre lui apparut derrière les croisillons du guichet, elle s'accusa résolument d'une multitude de fautes où l'histoire des cerises semblait déjà disparaître comme un grain d'ivraie dans un sac de blé, quand le Sicilien demanda :

— Avez-vous lou souvenance de les coundizioni dans lesquelles vous avez roubé lou cerises dou lou cousine ?

Subitement, reprise par son trouble, Cécile balbutia. Elle hésitait et, ailleurs que dans le jour effacé du confessionnal, on aurait sans doute vu ses joues passer par toutes les couleurs. Puis, ayant fermé ses yeux d'un coup, comme lorsqu'on s'apprête à avaler avec résolution quelque remède répugnant,

elle repassa en revue les moindres actes du jour de colle : les fillettes, le coup de sifflet, la course à travers les prés, la cousine partant laver, le cabinet, le bahut, les cerises dedans, divers objets dessus, le regard de convoitise, le vol prémédité et, plus tard, l'aiguillon lancinant du doute.

Étonné, le prêtre dut l'interrompre :

— Souppousons, fit-il, que vous eussiez coummis cette assion ! Çou ne serait aucunement oune ouffance au boun Diou...

— Cela se pourrait-il... mon père ?

— Assicourément ! Prépousée à lou gouarde dou lou maison, vous étiez moumentanément maîtresse et soubséquemment autourisée à vous sostenter. Prousternez-vous, zou vous donne l'assoulution !

*** **

Aujourd'hui grande jeune fille, Cécile a dès longtemps recouvré sa sérénité, son appétit, ses forces et ce charme de plus en plus rayonnant qui attire sur elle l'attention de tous. Seule l'insouciance n'est point revenue. Toujours vigilante et correcte, elle n'oublie pas que, si, pour vivre heureux, il convient d'être absous par ses juges, il importe bien davantage de se sentir en règle avec sa conscience.

